

Il devrait être interdit à tout militant révolutionnaire de prononcer les paroles, célèbres dans tout le monde arabe, du merveilleux chant de Julia Boutros, *Win el malayine* [Où sont les millions, où est le peuple arabe]. Un chant d'espoir, un chant d'attente, de désespoir sans renoncement, un chant qui lie la libération de la Palestine à la révolution arabe et à la mobilisation populaire. Ce chant était prophétique. Non pas en ce qu'il annonçait une réalité qui serait effectivement advenue mais en ce qu'il annonçait une possibilité qui prenait forme dans la réalité avant d'être violemment étouffée par ceux-là mêmes en partie qui vibraient lorsqu'ils entendaient l'appel de la grande chanteuse libanaise. Pas tous, je vous le concède, mais beaucoup, beaucoup trop.

Pendant des années, des militants, les yeux humides d'émotion, ont chanté *Win win win, win el malayine*... Un antidote à l'abandon qui menace. Un remède contre le sentiment d'impuissance. Une arme contre la fatalité de la défaite permanente. Ils - je devrais dire « nous » - ressentaient alors une sorte de déception, presque de rancœur, contre ce peuple arabe - ou arabo-berbère dans notre Maghreb - qui semblait soumis, incapable de reprendre le flambeau des luttes révolutionnaires anticoloniales dont, un temps, Jamel Abdenasser a été le symbole à l'échelle arabe. Mais les *malayine* n'avaient pas disparu, ils ne dormaient pas, ils étaient dans les prisons à ciel ouvert des Etats issus des combats pour l'indépendance.

Il y a six ans, pourtant, l'hymne de Julia Boutros est devenu obsolète. Les *malayine* étaient là ! Dans la rue ! Excédés par les défaites successives, épuisés par la misère, affamés de dignité, avides de libertés, les *malayine* étaient sortis de leur torpeur. Au lendemain du 17 décembre 2010, nous n'avons pas assisté à l'éruption d'un volcan mais à l'explosion d'une chaîne volcanique qui n'a pas d'autre nom que la Révolution arabe. Il était évident que dans son déferlement elle mélangerait le pire et le meilleur, qu'elle emporterait tout sur son passage, qu'aucun État de la région n'en sortirait indemne, qu'elle n'épargnerait rien et que rien, hélas, ne lui serait épargné. On ne pouvait douter qu'elle subirait le choc d'une contre-révolution mondiale, que les puissances impériales déploieraient toutes leurs forces pour en briser l'énergie et en détourner le cours, que l'État colonial d'Israël essaierait de tirer les marrons du feu, que les classes dominantes et les bureaucraties locales useraient de tous les moyens pour reprendre l'initiative, le feu, la manœuvre, le mensonge. On ne pouvait bien sûr deviner les stratégies qui seraient mises en œuvre pas plus qu'on ne pouvait anticiper Daech. Tout cela, si j'ose dire, est normal.

Mais tout ne l'est pas. Une fois passés les premiers moments d'euphorie et les victoires initiales, ces mêmes militants qui ont tant de fois acclamé Julia Boutros, ou du moins une majorité d'entre eux, ne se sont plus reconnus dans ce peuple révolutionnaire qui n'était ni de gauche ni moderne, qui voulait « juste » sa dignité par n'importe quel moyen, sans suivre forcément les chemins qu'on lui indiquait, sans s'arrêter là où les politiciens jugeaient bon de s'arrêter, sans se soucier des « impératifs du marché » ni de la « complexité des enjeux géopolitiques ».

Dans l'esprit de ces militants, de révolutionnaires, les *malayine* sont devenus alors une masse manipulable, manipulée par les islamistes, manipulée par l'impérialisme, manipulée par l'État sioniste, manipulée par les médias, manipulée par des tas d'ennemis vrais ou fantasmagoriques. Ce sont ces militants qui ont servi de tremplin à la prise du pouvoir par le Maréchal Sisi en Égypte, à celle de Béji Caïd Essebsi en Tunisie comme ils ont soutenu l'État bureaucratique-militaire syrien, laïc pour les uns, anti-sioniste pour les autres.

Une illusion d'autant plus dramatique que la révolution des peuples de la région arabe

redonnait une nouvelle perspective stratégique à la lutte palestinienne, libérée enfin, ou en voie de l'être, des enjeux et des calculs immondes des dictatures, dites progressistes ou réactionnaires, pour lesquelles la Palestine n'étaient qu'un pion, otage des rapports de puissances. A la veille de la révolution, la résistance palestinienne, détachée de sa « profondeur stratégique », c'est-à-dire des masses populaires des autres pays de la région, en avait été réduite à négocier sa survie.

Elle n'avait guère d'autre choix, y compris en ce qui concerne ses composantes armées, que de s'inscrire dans des jeux diplomatiques qu'elles ne pouvaient maîtriser, de monnayer quelques ressources politiques, militaires ou financières auprès de tel ou tel État, alliés de circonstances, alliés par contrainte dont elle n'ignorait pas, malgré ses affirmations contraires, les trahisons passées et à venir. Ouvert par la révolution arabe, l'horizon palestinien s'est à nouveau fermé. Non pas à cause de la révolution mais en raison de la contre-révolution dans toutes ses expressions.

Hier, le 17 décembre, 6 ans après l'immolation de Bouazizi, nous fêtons le sixième anniversaire du déclenchement de la révolution en Tunisie. C'est monstrueux mais beaucoup de ceux qui célébraient ce moment historique se félicitaient le même jour de la chute sanglante d'Alep, éreinté de l'intérieur comme de l'extérieur par les fractions concurrentes de la contre-révolution, toutes liguées d'une manière ou d'une autre pour anéantir les derniers éclats de la révolution. Je ne sais pas comment dans un cœur de militant on peut fêter à la fois la naissance d'une révolution et son agonie.

La fin, en tout état de cause, du premier cycle de la révolution arabe. Je n'écris pas ces derniers mots parce que je m'obstine dans un optimisme romantique, mon humeur est plutôt au défaitisme le plus noir, mais parce que la crise politique du monde arabe, révélée par la révolution et non suscitée par elle, a atteint de telles profondeurs que les mêmes facteurs qui engendrent des tragédies sont aussi susceptibles d'engendrer leur contraire. Ce n'est pas l'histoire qui nous jugera, ce sont nos morts.

**Cet article a été publié initialement sur [le blog tenu par Sadri Khiari](#) sur le site [Nawaat](#).**